

## ATIQ RAHIMI : L'ÉCRITURE DE L'EXIL

Mouna NAJI

*Université de Tours, ICD (EA 6297)*

**Mots-clefs** : étranger, exil, littérature, intermédialité, cinéma

**Résumé** : Face à l'influence remarquable de l'exil sur les sociétés contemporaines, à travers le métissage des cultures et la propension à l'explosion du communautarisme notamment, il nous semble judicieux d'étudier son rôle dans la littérature et les arts. Notre article explore l'écriture de l'exil chez l'écrivain et cinéaste franco-afghan, Atiq Rahimi, étranger dans une terre d'exil, étranger dans une langue d'exil et étranger chez lui une fois de retour au pays d'origine.

Dans cette optique, nous allons approcher les œuvres de Rahimi à travers le discours, le rythme et le monde intérieur des personnages. Nous aboutirons alors à une nouvelle définition de l'exil à travers l'écriture singulière d'Atiq Rahimi, marquée par un mélange artistique, l'intermédialité et la crise identitaire. La problématique de l'exil traverse aussi le choix de la langue d'écriture, notamment avec son deuxième roman *Syngué Sabour. Pierre de patience*, où il choisit d'adopter la langue de son pays d'accueil : le français. L'exil, seul justificatif de ce choix, vient guider Rahimi dans sa quête de soi à travers la littérature certes, mais aussi les différents arts auxquels il touche : la photographie, la calligraphie, la callimorphie et le cinéma. Ce qui marque le style rahimien c'est de rassembler plusieurs arts et plusieurs genres littéraires dans un même texte. Ainsi cette analyse lève-t-elle le voile sur une narrativité contemporaine composite, donnant un nouveau statut à l'écrivain, marqué par son hybridité.

Le syndrome de la page blanche, s'il est susceptible de concerner tout artiste ainsi saisi par la peur ou l'incapacité à traduire dans un médium un projet qui lui tient à cœur, revêt une signification toute particulière dans le cadre d'une écriture de l'exil ancrée dans les étendues désertiques. Atiq Rahimi, homme de lettres et cinéaste franco-afghan l'a vécu avec son roman *La Ballade du calame*. Son projet premier était de créer une encyclopédie de l'exil. Pourtant, en deuil de son frère, décédé plusieurs années avant qu'il ne l'apprenne, en sus du poids de son propre exil, il ne savait par où commencer. Il a longtemps regardé la page vierge sous ses yeux, pour se décider, enfin, à prendre son calame et faire le premier trait. En s'efforçant de remonter aux origines, sa plume et son calame ont tissé un roman où la littérature et l'art de la calligraphie s'entremêlent. Cette image de la page blanche revient dans ses autres romans, toujours en lien avec l'exil. Il avoue dans ce roman :

Donc, nul besoin de perfection ! Je n'ai rien à prouver. Si ce n'est montrer par A plus B que je suis un écrivain, que je sais raconter ma vie, mon exil pour en faire un livre, que...

Mais je me sens vidé de mots, privé de verbe...

Je ne suis même plus un écrivain.

J'ai tracé un trait parce que ma main ne savait plus quoi faire de la vacuité de mon esprit. (63-64)

Évoquant sa propre expérience du passage clandestin des frontières du Pakistan, Rahimi assimile la terre nouvelle s'offrant à son regard à une première page blanche, sur laquelle il dessinera et écrira sa nouvelle vie. Sa terre natale, qu'il se voit contraint de laisser derrière lui à cause du régime politique de l'époque en Afghanistan, représente l'identité et la famille dont il est tenu de se séparer.

Si l'exil est intimement lié aux commencements et à cette peur de dire les choses ou de les écrire, c'est parce qu'il est compliqué de devoir remettre toute son existence en question. D'une certaine façon, Rahimi fait de l'exil une naissance et de la naissance un exil, ce qui change complètement notre manière d'appréhender la vie et le monde. Si nous sommes tous exilés de nature, qu'advient-il de notre culture et de l'éducation que nous avons reçue ? Est-il alors possible d'envisager une vie où nous serions tous citoyens du monde ? Cela pourrait sembler légèrement idyllique pour certains, mais, en écrivant, en calligraphiant et en filmant, Rahimi fait de sa personne ce citoyen qui ne connaît guère de frontières. Quelle serait alors l'influence de l'exil sur la vie de l'individu, surtout de l'écrivain et de l'artiste ? Ce dernier peut-il changer son identité ou la remodeler pour pouvoir s'adapter et s'intégrer dans une société

qui n'est pas la sienne et dans un environnement qui lui a été jusque-là étranger, ou est-il condamné, une fois exilé, à errer en vue de retrouver celui qu'il était ? Où se dévoilent les caractéristiques de l'écriture de l'exil et quelles en sont les impacts sur l'œuvre littéraire et artistique d'Atiq Rahimi ?

### **L'exil géographique, culturel et politique**

Ce que nous pouvons qualifier d'étrange, c'est ce qui nous paraît singulier, extraordinaire et donc différent de ce à quoi nous sommes habitués. C'est alors un jugement totalement subjectif. Un étranger, employé en tant que substantif, signifie une personne qui vient d'un autre pays que le nôtre, qui parle une autre langue, et qui a une culture tout à fait différente aussi. C'est quelqu'un de différent, d'exotique, qu'il soit touriste, immigré ou réfugié.

L'exil reste un terme assez brutal, dénotant le bannissement, l'éloignement et la privation. Il implique, dans un premier temps, la transgression de frontières pour les immigrés partis en quête d'une vie meilleure, mais également, dans un second temps, l'impossibilité d'un retour aux terres natales, le départ se faisant souvent de manière définitive. L'exil est tout d'abord géographique, représentant le besoin vital d'un individu de quitter sa patrie, et choisir un nouveau pays d'accueil. L'exilé cherche alors à créer de nouveaux repères géographiques, à s'intégrer dans la société, et inévitablement à se construire une identité nouvelle. Cette dernière représente, à elle seule, un vrai voyage en quête de soi.

C'est dans cette perspective que s'inscrit l'écriture d'Atiq Rahimi sur l'exil. En effet, Atiq Rahimi est un réalisateur, mais c'est aussi, et avant tout, un romancier franco-afghan. Il est né le 26 février 1962 à Kaboul en Afghanistan. Il se réfugie en 1984 au Pakistan pour fuir la guerre que subit son pays natal, avant d'obtenir en France la même année le statut de réfugié politique. Il obtient la nationalité française, et un doctorat en audiovisuel à la Sorbonne Nouvelle.

Dans une interview pour *La Croix*, Rahimi confie à Sabine Audrerie l'influence qu'a eue Albert Camus sur son œuvre : « *L'Étranger* m'a fait ressentir plus intensément le sentiment de l'exil ».<sup>1</sup> Cela est peut-être dû au fait que Camus, né en Algérie, met en scène dans ce roman un étranger en Algérie française. Dans la première partie de *L'Étranger*, un homme (le personnage principal), Meursault, n'arrive pas à être en deuil de sa mère et, lors d'un dimanche

---

<sup>1</sup> AUDRERIE, 2011.

à la plage avec ses amis et sa future épouse, il tue un Arabe qui le menaçait avec un couteau. Inconsciemment, il tire cinq coups, ce qui écartera, lors de son procès, la légitime défense ou l'homicide involontaire. Et, dans la deuxième partie du roman, le narrateur est interrogé sur son crime mais l'accent est davantage mis sur sa totale indifférence émotionnelle face au décès de sa mère. Il finit par être exécuté, ayant refusé de se confesser à l'aumônier pour se repentir de son péché et se confier à Dieu. Son exécution est plus due au fait qu'en ne feignant pas le chagrin, il se soustraie aux normes sociales, ce qui choque et indigné l'avocat de Meursault et qui fait de lui un étranger et un marginal. L'exil, le deuil, la religion et la société sont au cœur du roman.

Pour France Culture Rahimi avoue : « Jeune, j'étais déjà étranger dans ma propre culture ». <sup>2</sup> D'une famille privilégiée, Rahimi fréquentait l'école franco-afghane. Il s'est très tôt intéressé à la littérature et au cinéma de la Nouvelle Vague. Ses camarades, qui avaient des préoccupations de leur âge, loin de cet intérêt culturel, le considéraient comme un étranger.

L'occupation soviétique en Afghanistan et l'emprisonnement de son père, qui était juge avant le coup d'État, ont changé, catégoriquement, la vie de Rahimi. Ce dernier décida non seulement d'abandonner la peinture, mais aussi de quitter l'Afghanistan pour le Pakistan, d'où il repartira pour Paris. Il en témoigne dans son livre *La Ballade du calame* :

Ainsi mon père fut-il arrêté pour un crime jamais défini. Était-il monarchiste ? Putschiste ? Corrompu ?

Le grand-père disait que son forfait avait été de dire qu'avec ce coup d'État l'Afghanistan avait perdu sa première lettre pour devenir *fghanistan*. Ce qui dans notre langue signifie : terre de cri et de plainte.

« Avait-il tort ou raison, l'Histoire nous le dira », disait le grand-père.

Hélas, son gendre avait raison.

Ce jeu de mots l'a condamné à dix ans de prison.

J'ai déchiré le portrait du président que j'avais peint.

Je ne suis donc devenu ni peintre ni calligraphe. Je me suis mis à écrire des poèmes. (30-31)

---

<sup>2</sup> BOBER, 2011.

C'était là la première raison, tant personnelle que politique, qui a semé dans l'esprit de Rahimi sa volonté de quitter l'Afghanistan. Pourtant, le moment venu, il parle avec une poésie bouleversante du passage des frontières :

C'est la nuit, une nuit froide. Sourde.

Tout ce que j'entendais n'était que le bruit feutré de mes pas glacés dans la neige.

Je fuyais la guerre, rêvant d'un ailleurs, d'une vie meilleure.

Silencieux, anxieux, je m'approchais d'une frontière dans l'espoir que la terreur et la souffrance perdraient mes traces.

Une fois à la frontière, le passeur me dit de jeter un dernier regard sur ma terre natale.

Je m'arrêtai et regardai en arrière : tout ce que je vis n'était qu'une étendue de neige avec les empreintes de mes pas. Et de l'autre côté de la frontière, un désert semblable à une feuille de papier vierge. Sans trace aucune. Je me suis dit que l'exil serai ça, une page blanche qu'il faudrait remplir.

Une étrange sensation s'empara de moi.

Insondable. Je n'osai plus avancer ni reculer.

Mais il fallait partir !

À peine ai-je franchi la frontière que le vide m'aspira. C'est le vertige de l'exil, murmurai-je au tréfonds de moi-même. Je n'avais plus ni ma terre sous le pied, ni ma famille dans les bras, ni mon identité dans ma besace. Rien. (14-15)

L'exil s'est alors imposé comme une évidence, la sentence est tombée, il quitte son pays, il fuit les horreurs qui y ont pris place, il s'échappe vers un ailleurs plein d'espoir et cède à sa volonté d'une vie meilleure, de tout recommencer et de reprendre sa vie comme l'on prend une feuille blanche pour y coucher ses espérances et ses projets.

Nous notons aussi le caractère très particulier de l'écriture, notamment dans ce dernier extrait. En effet, Rahimi privilégie toujours les phrases courtes et brèves et la description très minutieuse. La ponctuation et les retours à la ligne présentent une forme très originale par rapport aux normes traditionnelles françaises de la prose. Il s'agit là d'une sorte d'architecture de la typographie pour la rapprocher de la calligraphie. Cela n'est guère étonnant d'un écrivain qui essaie sans répit de lier sa littérature aux autres arts, de rapprocher les frontières entre son

pays d'accueil et son pays natal. C'est là une écriture singulière à mi-chemin entre les deux cultures qu'il a longuement côtoyées.

### **L'exil : le métissage artistique d'un étranger en quête de son identité**

Mais Rahimi explique aussi que l'exil physique, le tout premier, vécu par l'être humain, c'est sa naissance, c'est quitter le ventre de sa mère, notre première demeure, pour venir au monde. De ce fait, naître, c'est devenir un citoyen du monde. C'est la société, le nom qu'on nous donnera, qui nous mettra, peu après, dans une catégorie et dans un cadre bien définis. Rahimi remonte même au commencement de la vie, avec Ève et Adam, chassés du paradis et envoyés sur terre lors de ce qui se présente comme le premier exil de l'humanité, notamment dans *La Ballade du calame* quand il dit : « VA-T'EN ! C'est la voix tyrannique qui chassa du paradis Adam et Ève, donc l'humanité. » (60)

Dans une vidéo, en parlant de son départ clandestin vers le Pakistan (que nous retrouvons avec Farhad dans *Les mille maisons du rêve et de la terreur*), il se livre :

Je pars. [...] Toute ma vie se transforme soudainement en souvenirs cachés au tréfonds de moi. Dans ma besace, une paire de chaussures, deux ou trois morceaux de pain, rien d'autre. Il m'est interdit d'emporter avec moi tout document, toute identité. Je quitte ainsi ma ville natale clandestinement, anonymement, misérablement. Et pour aller où ? Quelque part où le désastre de la terreur perdra mes traces. Il faut donc aller loin, très loin. Marcher à pas feutrés, légers. Ne rien laisser derrière moi. Aucun soupçon. Aucune empreinte. Est-ce possible ? J'en doute. La terre, ma terre ! Graves mes pas dans la mémoire de ces pierres ! [...] Je marche. Je traverse les montagnes, les doutes, le désert, l'incertitude. Je marche. J'ai peur... <sup>3</sup>

Dans *Le retour imaginaire*, il expose son état d'âme lors de cette migration clandestine, et l'effet qu'a eu cet événement sur lui, ses paroles, son expression. Lui l'homme de lettres, lui le passionné de littérature et de cinéma, ne trouve plus ses mots pour décrire ses maux :

Toute cette poésie que la terreur et l'oppression rendent inutile, je l'avais dissimulée au fond de mes yeux. Tout à l'heure quand le passeur nous a dit de regarder en arrière –et nous avons regardé et pleuré – les mots s'en sont allés avec les larmes. Ils ont glissé sur le sol. Ils ont disparu dans la neige. Sans eux, où que j'aie, je serai un étranger, plus étranger que les étrangers. (12)

---

<sup>3</sup> COMBIS, 2015.

Un peu plus loin, pour témoigner du changement radical qu'il retrouve dans son pays après dix-huit ans d'exil, il constate :

Tout ce qui croise mon regard dans mon pays natal n'est que ruines et désolation, flammes et sang. Tout ce que j'entends du passé n'est que guerre et malheurs, vengeance, fratricides... mais où donc est cette ville douce dont me parlaient ma mère, mon père, les voisins, les inconnus. Où est passé ce que j'en avais gardé en mémoire. Cette ville dont tout le monde parle et dont tu rêves. C'est une ville invisible, c'est une ville dont les démons sont déjà des souvenirs. (118-119)

Dans *Les mille maisons du rêve et de la terreur*, le labyrinthe, c'est celui de la peur et des angoisses, à l'image du titre, mais c'est aussi la maison de Mahnaz, la femme qui l'a accueilli. Sa demeure est pleine de mystère, et suscite beaucoup de questions qui restent tout au long du roman sans réponse. Les personnages qui y habitent sont tous perdus, plus au moins, dans leurs délires, et semblent atteints psychologiquement par les horreurs de la guerre. Irraisonné et insensé, le petit garçon, visiblement privé de son père, opère un transfert sur cet étudiant recueilli par sa mère, retrouvant en lui la figure paternelle. Un autre homme, taciturne, impénétrable, semble lui aussi trouver refuge chez Mahnaz, qui représente l'image de la femme afghane forte, solide comme un roc, face à toutes les peines qu'elle a pu subir. C'est une femme courageuse et débrouillarde, qui prend le risque de protéger Farhad et de lui offrir une deuxième chance en l'aidant à fuir le pays, pour devenir, ainsi, l'image de la femme bienveillante, protectrice, maternelle et combattante, ce qui lui permet d'ailleurs de dépasser ses peurs et de ne pas sombrer dans la folie.

Dans le roman-photographie, *Le retour imaginaire*, nous retrouvons la confrontation entre le fantasme et la réalité. Un voyage vers les origines entre la destruction de l'image du passé et l'espoir de la retrouver intacte. Ce voyage, où l'on part bercé d'illusions et d'espoir et d'où l'on revient foudroyé par la réalité, est propre à l'errance du migrant. Les photos ne sont pas nettes, à l'image des souvenirs de Rahimi, et elles sont hors-cadre, révélant le triste paysage tout en le voilant. Les photos sont d'une opacité déroutante, reflétant la mémoire perdue du narrateur. Ce roman est un récit de départ, de retour et de fuite. C'est un témoignage du passage du temps, de la ruine engendrée par la guerre et de la quête de soi en tant qu'exilé, après avoir passé dix-huit ans loin de sa patrie. C'est un témoignage de la trahison de la mémoire et une preuve qui met en évidence les dégâts engendrés par la guerre soviétique, laquelle fut suivie par la guerre civile. La douleur, l'espérance et le désespoir sont tracés par la musique et la poésie tout au long du roman. Les photographies sont accompagnées de légendes et signatures. Celles-

ci sont en langue persane, souvent traduites en français. L'hésitation dans le choix de la langue renvoie à la situation d'entre-deux que vit le narrateur, à son deuil et à cette épreuve qu'est l'exil. Il en témoigne dans les dernières pages de ce roman :

Je n'ai plus personne dans ma terre natale. Le seul lien avec ma patrie c'était le corps de mon frère et les souvenirs que j'avais conservés si jalousement dans un coin de ma mémoire. Et à présent le corps de mon frère est en exil et tous mes souvenirs égarés dans ces ruines... je suis plus étranger qu'un étranger. (116)

Tout comme la littérature est intimement liée au cinéma pour Rahimi, l'exil est aussi lié à cette crise identitaire qu'il ne cesse d'aborder dans ses écrits et ses adaptations. Il affirme lors d'un entretien pour *L'Orient Littéraire* :

L'expérience de l'exil nous ouvre à beaucoup de choses et nous donne accès à notre individualité de façon différente. Je viens d'un pays où l'individu n'existe pas, où il appartient à sa famille et à son clan. Quand il est jeté dehors, il doit se reconstruire et il devient un autre. Cela est suggéré par un poème de Rumi : « Écoute le nay qui se lamente de sa séparation ». Le message de ce poème, c'est que la tige de bambou a dû être arrachée pour devenir flûte ou calame. Si on ne l'avait pas arrachée à ses origines, elle serait restée tige de bambou. <sup>4</sup>

Nous notons, encore une fois, l'influence des autres arts sur l'écriture de Rahimi et leur présence dans sa prose intermédiaire. La musique aussi y prend place, l'aide à dépasser le syndrome de la page blanche et l'inspire énormément, car elle l'emporte vers la terre natale qu'il a perdue.

Les récits de Rahimi nous plongent souvent, si ce n'est dans leur quasi-totalité, dans l'univers du Moyen-Orient. Ils mettent en avant d'une part cette société qui nous est étrangère et la vie sociale de ses habitants et, d'une autre part, l'écriture singulière de Rahimi qui décrit, scénarise et calligraphie ses sujets dans un métissage très délicat entre sa culture afghane et française et ce en tissant des liens entre la littérature et les autres arts.

Atiq Rahimi inscrit ainsi son œuvre dans une narrativité contemporaine d'une écriture intermédiaire qui met en œuvre différents genres artistiques et littéraires. Ses récits vacillent entre le littéraire et le cinématographique où il inclut aussi son côté artistique de calligraphe et de photographe, notamment dans ses romans respectifs *La Ballade du calame* et *Le retour imaginaire*. Dans le premier nous retrouvons l'art subtil de la belle écriture où les lettres

---

<sup>4</sup> MAKHLOUF, 2019.



manuscrites sont présentées telle une peinture et se transforment en callimorphie dès qu'elles mettent le corps au cœur de cet art, les lettres devenant alors un instrument de musique pour faire danser ce corps. Dans le deuxième roman, nous découvrons Rahimi le photographe qui exprime ses ressentis d'exilé au travers d'une pellicule. La proximité des genres a donné un nouveau statut à notre écrivain, polyvalent et hybride, et son écriture métissée fait tomber les barrières entre la littérature et les autres arts. C'est une écriture à l'image de l'écrivain et qui fait constamment écho au contenu de ses œuvres, notamment ici aux thèmes de l'exil, de la guerre et du corps.

Le roman rahimien est une unité homogène où s'unit souvent la littérature à un autre art, à savoir le cinéma à travers une écriture scénaristique singulière caractérisée par la minutie de la description, par la délimitation de l'espace entre l'intérieur et l'extérieur, par la brièveté des phrases et le huis-clos que nous retrouvons dans *Syngué Sabour. Pierre de patience*. Mais nous y retrouvons aussi l'art oratoire, les chants populaires, la poésie perse, les calligraphies et la photographie dans les autres romans. Une écriture en montage se révèle aussi, et ce probablement d'autant plus dans son dernier roman *Les porteurs d'eau*<sup>5</sup>, où il raconte, dans un récit croisé, l'histoire de deux hommes afghans, le premier exilé entre Paris et Amsterdam et le deuxième à Kaboul. Chaque chapitre est consacré à une histoire et tout le roman se lit alors à la manière d'un film basé sur le montage alterné. Ce balancement entre la lecture tantôt littéraire tantôt cinématographique, nous situe dans un espace entre-deux, entre le récit narratif et la réalisation scénaristique. L'écriture est marquée par les vides et les ellipses qui viennent confirmer son influence par le cinéma. Ainsi l'art et la littérature convergent-ils sur un espace où le récit est mis en scène au travers des thèmes de prédilection de Rahimi, à savoir la guerre, la bêtise de l'homme et la souffrance de l'exil. La singularité de ce récit est qu'il lie deux écritures différentes dans une époque contemporaine lors de la destruction en 2011 des deux bouddhas de Bâmiyân par les talibans en Afghanistan, la première dans une narrativité contemporaine et la deuxième marquée par les contes perses.

### **L'écriture de l'exil**

Synonyme de regret et de nostalgie pour les immigrés, l'exil est souvent vécu comme une fatalité qui s'abat sur la vie de l'exilé, le laissant perdu entre deux cultures, deux langues, deux pays. L'immigration, quant à elle, qui pourrait être vécue comme telle aussi, est une forme

---

<sup>5</sup> RAHIMI, 2019.

très particulière d'exil, car c'est une décision qu'on se trouve contraint de prendre par peur de subir les oppressions, souvent politiques, du pays natal. En effet, les aléas de la vie se font de plus en plus nombreux, au fil du temps, poussant les individus à fuir leurs pays d'origine (de manière légale ou non), notamment les guerres, la politique oppressive et les régimes dictatoriaux, les difficultés économiques, le chômage et enfin l'impossibilité de jouir d'une vie intellectuelle sans censure ou sans être opprimé par le régime au pouvoir...

Les artistes se sont penchés sur ce sujet, que ce soit dans la musique, la poésie, la littérature ou le cinéma. Cela a permis l'apparition d'une nouvelle écriture, celle du voyage et de l'exil, dont les écrivains, qui, dans leur majorité, condamnent les oppressions vécues dans leurs pays d'origine, dévoilent ainsi les problèmes sociopolitiques que subissent leurs compatriotes. Ils dessinent leurs souffrances dans les pays d'accueil aussi, avec une plume nostalgique, regrettant les raisons qui les ont poussés à immigrer, laissant leurs identités, leurs terres et leurs mères derrière eux. D'autres éprouvent le besoin de justifier leur départ et d'expliquer ce voyage et cette errance dans l'espoir que les autres comprennent et compatissent.

Dans son roman *Les Désorientés*<sup>6</sup>, Amin Maalouf<sup>7</sup> atteste :

Tout homme a le droit de partir, c'est son pays qui doit le persuader de rester – quoi qu'en disent les politiques grandiloquents. « Ne te demande pas ce que ton pays peut faire pour toi, demande-toi ce que tu peux faire pour ton pays ». Facile à dire quand tu es milliardaire, et que tu viens d'être élu, à quarante-trois ans, président des États-Unis d'Amérique ! Mais lorsque, dans ton pays, tu ne peux ni travailler, ni te soigner, ni te loger, ni t'instruire, ni voter librement, ni exprimer ton opinion, ni même circuler dans les rues à ta guise, que vaut l'adage de John F. Kennedy ? Pas grand-chose ! C'est d'abord à ton pays de tenir, envers toi, un certain nombre d'engagements. Que tu y sois considéré comme un citoyen à part entière, que tu n'y subisses ni oppression, ni discrimination, ni privations indues. Ton pays et ses dirigeants ont l'obligation de t'assurer cela ; sinon, tu ne leur dois rien. Ni attachement au sol, ni salut au drapeau. Le pays où tu peux vivre la tête haute, tu lui donnes tout, tu lui sacrifies tout, même ta propre vie ; celui où tu dois vivre la tête basse, tu ne lui donnes rien. Qu'il s'agisse de ton pays d'accueil ou de ton pays d'origine. La magnanimité appelle la magnanimité, l'indifférence appelle l'indifférence, et le mépris appelle le mépris. Telle est la charte des êtres libres et, pour ma part, je n'en reconnais aucune autre. (68)

---

<sup>6</sup> MAALOUF, 2012.

<sup>7</sup> Écrivain franco-libanais, né à Beyrouth en 1949.

Écrivant souvent sur l'immigration et la guerre civile qu'a connue son pays dans les années 1970, Maalouf met en cause, dans cet extrait, la responsabilité du pays d'origine quant aux mouvements de migration dans le monde, s'appuyant toutefois également sur son expérience personnelle. Un pays qui n'offre pas à son peuple une vie un tant soit peu décente incite ce dernier à partir à la recherche de sa liberté et de son identité dans une contrée prête à l'adopter et à lui conférer une vie digne, à même de susciter un sentiment d'appartenance. La vision de l'écrivain franco-libanais nous semble un peu simpliste et utopiste, car, quand on quitte son pays, on emporte forcément avec soi sa culture. Et choisir un pays d'accueil, c'est prendre la décision de s'y adapter et de tisser une nouvelle identité métisse, faite de deux cultures différentes et de deux langues différentes. Cela paraît facile de mépriser le pays que nous avons choisi, ou non, de quitter, dans l'espoir de retrouver une vie meilleure, mais nous aurons toujours une mélancolie en notre for intérieur pour ces terres qui nous ont vu grandir, rire, pleurer et qui nous ont aussi pris des êtres chers.

Lire, regarder et contempler les œuvres de Rahimi, c'est s'ouvrir sur un monde hybride qui réunit l'art et l'exil dans chaque détail. L'exil est mis en œuvre d'une manière très poétique et très touchante, et ses œuvres artistiques sont à l'image de cette errance, de cet éclatement et de cette hybridité. La calligraphie, que nous retrouvons dans ses expositions, ou dans ses romans, est un héritage de sa culture et un apprentissage d'enfance. Le fait que ses premiers romans soient écrits en langue persane et traduits, par la suite, par la talentueuse Sabrina Nouri en langue française est une preuve de son attachement à sa langue maternelle certes, mais c'est aussi une tentative de renouer avec cette culture et cette langue dont il s'est éloigné. Dans ce contexte, Rahimi reconnaît : « Je cherchais un lien entre ma vie ici, en France, et mes racines, mes origines et l'écriture était ce lien, notamment dans ma langue maternelle »<sup>8</sup>. Pour son quatrième roman, *Syngué Sabour. Pierre de patience*, les mots s'égrènent naturellement en langue française. L'auteur se rend alors compte, juste avant son retour en Afghanistan, que le pays, les gens, le système, tout lui était étranger ! Il préserve, alors, cet état d'exil. Son pays n'est plus le même, c'est un tas de ruines, les gens sont méconnaissables avec leurs traits et leurs visages marqués par la guerre, par le passage du temps et par la tristesse auxquels s'ajoute le poids de la situation actuelle. Le présent frappe alors Atiq Rahimi de plein fouet, lui faisant prendre conscience que, désormais, il est un étranger où qu'il soit, que son identité est construite en bribes de plusieurs cultures. L'écriture fragmentée de *Syngué Sabour. Pierre de patience*

---

<sup>8</sup> Acteurs de la diversité culturelle, interview avec Atiq Rahimi dans « Observatoire de la diversité culturelle ».

témoigne de cet état éclaté en mille morceaux. En effet, ce roman est construit en séquences, où les ellipses et les flash-backs forment une sorte de transition entre les différentes parties. Il y a un va-et-vient incessant entre le présent des faits et les souvenirs de la femme qui ont fait surface avec l'état comateux de son mari. C'est ce point-là qui lui a fait penser au mythe de la syngué sabour, une pierre noire qui éponge tous nos secrets et nos malheurs et qui finit par éclater pour nous en libérer. Le mari était cette pierre de patience autour de laquelle toute l'histoire s'articule. Ce roman est un hommage à la femme afghane opprimée, étrangère dans sa propre culture car traitée comme telle. Les blancs, les vides, l'absence de toute chronologie et les incessants retours en arrière fragmentent l'histoire et nous incitent à la reconstruire. Le lecteur lui-même serait un exilé du récit, forcé de (mé)tisser ce dernier. La prose de Rahimi se caractérise par des phrases brèves, une description minutieuse et une ponctuation bien singulière, qui met souvent en relief les vides, les blancs et les silences. L'écriture de *Syngué Sabour. Pierre de patience* se caractérise par le soliloque de la femme qui veille son mari comateux. La parole est donc au centre du roman et de son adaptation. Cela forme un milieu hétérogène, intermédial où se mêlent le littéraire et le cinématographique.

Finalement, l'exil est vécu intérieurement aussi, dans un désarroi total, où une prise de conscience de la rupture avec le passé survient et où le pays d'accueil est envisagé comme un ailleurs où l'on recommence tout, où l'on se reconstruit malgré la mélancolie que cela entraîne. Ce fait a donné naissance à une littérature du monde, reflétant l'image de la vie des écrivains cosmopolites.

Atiq Rahimi parle de ce départ en le qualifiant, dans *La Ballade du calame*, de « psaupe » (p.13), lui donnant ainsi une connotation religieuse témoignant des origines et des racines dont il se détache désormais. Ce qui rend aussi cette expérience personnelle, c'est l'emploi du possessif uniquement pour parler de ses sentiments et de son monde intérieur. Sa terre natale et sa terre d'accueil ne sont déterminées que par l'article indéfini « une », comme pour souligner son ressenti d'être étranger ici et là-bas. Ne lui sont vraiment propres que son expérience, son voyage et ses sentiments. Son œuvre est un tissage entre sa langue maternelle, le persan, et le français, la langue de son pays d'accueil. La première lui permet de garder un soupçon de lien avec ses origines et de rester fidèle à l'image intérieure qu'il cherche à reproduire dans ses romans et dans ses films. Et la deuxième l'autorise à aborder tout sujet tabou sans contraintes. Son cœur et son être basculent entre les deux, tout comme son art. La langue française lui a permis, aussi, d'inscrire son œuvre, notamment le roman *Syngué Sabour. Pierre de patience*, prix Goncourt 2008, dans un contexte universel, révélant au monde

francophone la société du Moyen-Orient, qui lui est totalement étrangère. L'adaptation homonyme, faite en langue persane, a permis, quant à elle, de l'ancrer dans son milieu sociopolitique.

### **Conclusion**

En oscillant entre la perpétuelle déchirure de l'exil et la nostalgie du pays natal, Atiq Rahimi nous livre des récits poignants autour de l'Afghanistan et l'inférieur exil. Ainsi, comme le dit si bien l'auteur lors d'un entretien avec Georgia Makhlof pour *L'Orient Littéraire*<sup>9</sup>, « l'exil est une maladie dont on ne peut se débarrasser », soulignant de ce fait son caractère incurable.

Cependant, Atiq Rahimi suggère que le salut se trouve dans la reconstruction identitaire et le deuil d'un passé qu'il ne peut rattraper. Aussi l'exilé devra-t-il suivre plusieurs étapes afin de s'affranchir, allant de la dépression au fantasme de la renaissance, du trauma à la nécessaire désillusion.

Par ailleurs, les histoires de vie présentées dans les divers romans de l'écrivain se superposent comme une succession de couches autour du patrimoine, de l'identité, des racines et de la culture, formant ainsi un brassage identitaire enclavé dans des bobines de films ou entassé dans une archive multiforme distincte de celle de ses pairs.

De ce fait, cette littérature de l'exil chez Rahimi exprime la première phase d'un besoin thérapeutique vers une nouvelle identité métissée, un nouvel équilibre qui représente une lueur d'espoir dans le tunnel du déchirement et du déracinement.

---

<sup>9</sup> MAKHLOUF, 2019.

## Bibliographie

- ALBERT Christiane (2005), *L'Immigration dans le roman francophone contemporain*, Paris, Karthala.
- DELBART Anne-Rosine (2005), *Les exilés du langage. Un siècle d'écrivains français venus d'ailleurs (1919-2000)*, Paris, Pulim.
- DJARDEM Fafia, (dir., 1997), *Quelle identité dans l'exil ?*, Paris, l'Harmattan.
- MAALOUF Amin, (2012), *Les Désorientés*, Paris, Grasset.
- RAHIMI Atiq (2000), *Terre et Cendres* [« Khâkestar-o-khâk »], (trad. Sabrina Nouri), Paris, P.O.L.
- (2002), *Les Mille Maisons du rêve et de la terreur* (trad. Sabrina Nouri), Paris, P.O.L.
- (2005), *Le retour imaginaire* (trad. Sabrina Nouri), Paris, P.O.L.
- (2008), *Syngué Sabour. Pierre de patience*, Paris, P.O.L.
- (2015), *La Ballade du calame. Portrait intime*. Paris, éd. L'Iconoclaste.
- (2019), *Les Porteurs d'eau*, Paris, P.O.L.

## Filmographie

- RAHIMI Atiq (2002), *(A)fgghanistan : Un État impossible* (documentaire).
- (2004), *Terre et Cendres* (Khâkestar-o-khâk).
- (2013), *Syngué Sabour. Pierre de patience*.

## Articles et entretiens

- AUDRERIE Sabine, « Un écrivain évoque son livre préféré. Atiq Rahimi : "L'Étranger m'a fait ressentir plus intensément le sentiment de l'exil" », *La Croix*, 27 juillet 2011 [consulté le 10 août 2020]. <<https://www.la-croix.com/Culture/Livres-Idees/Livres/Atiq-Rahimi-L-Etranger-m-a-fait-ressentir-plus-intenselement-le-sentiment-de-l-exil-NP-2011-07-27-693363>>
- BOBER Sophie, « La leçon de choses. Atiq Rahimi : "Jeune, j'étais déjà étranger dans ma propre culture" », *France culture*, le 09 février 2020 [consulté le 10 août 2020]. <<https://www.franceculture.fr/emissions/la-lecon-de-choses/atiq-rahimi-jeune-jetais-deja-etranger-dans-ma-propre-culture>>
- CHARBONNEAU François, (dir), (2016), *L'exil et l'errance. Le travail de la pensée entre enracinement et cosmopolitisme*, Montréal, Liber, dans *Questions de communication* 2018/1 n°33, pp.357.361.
- COMBIS Hélène, « Atiq Rahimi: "L'exil c'est d'avoir un pied perdu sur terre, l'autre suspendu en l'air" », *France culture*, le 24 septembre 2015 [consulté le 10 août 2020]. <<https://www.franceculture.fr/litterature/atiq-rahimi-l-exil-cest-davoir-un-pied-perdu-sur-terre-lautre-suspendu-en-lair>>

MAKHLOUF Georgia, , « Atiq Rahimi: naissance et perte d' un amour », *L'Orient Littéraire*,  
décembre 2019 [consulté le 19 juin 2020].  
<[https://www.lorientlitteraire.com/article\\_details.php?cid=6&nid=7760](https://www.lorientlitteraire.com/article_details.php?cid=6&nid=7760)>